

Saint-Geyrac pendant la guerre de 1939-1945

TEMOIGNAGE DE M. CAVROIS

sur l'année 1944

En 1944, fuyant la guerre, M. André Cavrois avait quitté le nord de la France avec ses frères et sœurs et s'était réfugié au lieu-dit Castel-Dèche sur la commune de La Douze.

Originaire de Dunkerque, il était le neveu de Mme Samsöen, née Cavrois, épouse du Docteur Samsöen. Ils possédaient le domaine de La Côte à Saint-Geyrac. M. et Mme Samsoën s'étaient réfugiés à la Côte pendant la guerre avec leurs enfants.

Dans les années 2010, M. Cavrois a puisé dans ses souvenirs et relaté plusieurs épisodes qui l'avaient marqué durant cette année 1944, année mouvementée et dangereuse.

Voici 9 épisodes qu'il a tenu à raconter.

Le mariage de Miquette (avril 1944)

Le 15 avril 1944, Jacqueline, Monique, Charlotte, Marie-Dominique, Marie-José, M... Samsöen ont participé au mariage de leur cousine Marie-Thérèse Cavrois, ... avec ses parents au lieu-dit Castel-Dèche, commune de La Douze.

Tante Titine et Tante Valentine s'en occupaient.

La période était tendue. Les maquis devenaient plus actifs ; le débarquement était dans tous les esprits. Le 31 mars, le village de Rouffignac, à quelques kilomètres, avait été incendié par des troupes allemandes. Le petit moulin des Andrieux avait également été incendié dans l'opération de représailles.

Dans la noce, plusieurs garçons vivaient sous faux papiers ou presque, pour ne pas être déportés. Paul de la Guéraude, frère du marié, et classe 42, était le plus vulnérable. Il était venu spécialement de Paris. Le marié, Pierre de la Guéraude, en tenue de jeunesse attendait sa carte de démobilisation. Son ami, Michel de Lannurieu, en permission, était en règle. J'avais moi-même une carte d'ouvrier agricole. Georges Gavrois, fils, était limite en âge. Mais leurs troupes de représailles n'étaient pas regardants.

...

Le mariage de Miquette (suite)

La petite mairie de La Douze accueillait en sus la famille Cavrois, les S. et quelques amis, soit une trentaine d'invités. Les « petits choux » passaient de bras en bras. La mariée était descendue, perchée sur les caisses de la camionnette de l'épicier. La tante Marie-Thérèse, vaincue par l'artérite, était sur ses genoux, ou presque.

Formalités accomplies, le cortège marcha jusqu'à l'église en bon ordre. La cérémonie devenait clanique : c'était le troisième mariage en 2 ans. Le curé Jourdes louait les familles nombreuses.

A la sortie, l'embarquement des favorisés sur la camionnette de Laroche amusait tout le monde et la troupe gagna Castel-Dèche sur ses jambes. Dans de nombreuses photos, les 3 sœurs sont ensemble, Marie-Thérèse et Titine, et les petits Samsöen ont leur succès.

Comment ces enfants et Valentine sont-ils retournés à la Côte ? Je n'ai pas le souvenir. Nous n'avions plus ni auto ni essence ni laisser-passer. Restaient les vélos et les jambes. Pour Charlotte et Marie-Dominique, c'était possible.

Moi aussi j'ai de gros trous.

PS: Tante Valentine et Marie-Thérèse sont les sœurs de Titine.

Le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie

Réaction à la Côte

Arrivant ce matin-là à l'entrée de la grande allée de la Côte, j'ai été informé par des gens de la réussite du débarquement allié, la nuit précédente.

L'information venait d'un voisin possesseur d'un poste récepteur de radio à « galène ».

Tante Titine, infirmière, voulut un petit poste pour son information. Nous avons été découvrir ce monsieur dans une maisonnette, sur la petite route de Saint-Pierre, un peu avant la propriété des « la Bavure ». Il se laissa convaincre de fouiller ses réserves pour assurer l'équipement d'un autre récepteur. Toutefois, fit-il remarquer, on ne pourra équiper une antenne comme la mienne, et elle est indispensable. Elle représentait un long métrage de bons fils électriques accrochés haut dans les arbres.

L'oncle Joseph avait approvisionné avant la guerre beaucoup de matériaux pour l'équipement des dépendances de la Côte en chambres modernes. Les évènements avaient tout suspendu. Le voisin admirait le stock de rouleaux de fils électriques ...

Tante Titine s'impatientait et l'incitait à poursuivre -grand acrobate.. Il accrocha à 30 mètres de hauteur une série de fils sur ces grands ormes pour en faire une couronne.

Dans le salon, calés dans une des bergères , nous avons admiré les crachotis sortis d'un vieil écouteur téléphonique, générés par une petite aiguille piquant un centimètre-cube d'un mineraï dit « galène » sans courant électrique.

Baisieux (Bayeux) était libéré. Caen allait l'être. On parlait de la gare d' ...

Nous n'avons jamais assez remercié cet industrieux voisin, dispensateur de moral au bon moment.

Les œufs

Juillet 1944

Plantés sur la route devant Casteldèche et humant l'air d'une belle matinée, Michel et André prétèrent l'oreille au vrombissement d'un camion venant de la Gélie.

C'étaient deux allemands en opération personnelle, pas armés et assez négligés. Nous étions quand même sur le qui-vive. Ils nous ont réclamé du ravitaillement dont des œufs ; mais les poules ne pondent plus depuis la guerre...

Pas convaincu, le chauffeur alla en face visiter notre poulailler. Nous faisions la conversation à son collègue. Soudain, à travers la vitre de la porte de la cuisine, surgissant de la petite pièce y attenant, une énorme Toeil (corbeille ?) débordant d'œufs dissimulait Annick en activité. Elle trouvait sage d'aller cacher ses œufs au fond de la maison. Ils attendaient leur mise en conserve.

L'allemand tournait le dos. Nous, pas ...

L'autre revint bredouille. Penauds, ils sont partis.

Annick n'avait rien vu. On en a parlé longtemps ; pour apprécier, il faut tacher de se remettre dans le climat de l'époque.

Les troupes-représailles étaient très diverses, du voyou de grande ville au préformé.

Rencontre espagnole à Castel-Dèche

Juillet-août 1944

Périgueux n'est pas encore libérée par les maquis. Ils en circulent et en approchent toutes tendances confondues. L'armée rouge espagnole, internée en France en son temps, a positionné dans les maquis des éléments chargés de créer des regroupements.

Un bel après-midi, les portes de la salle à manger sont grandes ouvertes sur la cour. Surgit un homme, chargé d'une grande mitraillette, bronzé, pas rasé. C'est un membre de l'armée populaire d'Espagne, en action. Un jeune d'environ 14 ans l'accompagne. Il nous tient en joue avec un lourd pistolet, ses mains tremblent.

Ils veulent de l'huile, de l'essence, des pneus. Nous ne pouvons fournir ce que nous ne possédons pas ; dialogue très général, remarques très orientées puis verre de vin, redialogue, nous offrons notre tabac du mois. Ils le prennent et s'en vont, ouf.

Nous respirons ; le petit était dangereux. L'homme était un professionnel maître de son armement, politiquement formé. Ils allaient libérer Périgueux.

Arrestation

Juillet 1944

Alertés, je ne sais plus de quelle façon, mais sachant que c'était l'AS, l'armée secrète, l'armée du général De Gaulle, nous devions obtempérer. Il fallait se rendre le dimanche suivant à un stage militaire se tenant dans un camp clandestin de la forêt Barade, autour du château de l'Herm. Ses instructeurs espagnols y travaillaient. Nous devions revêtir tout ce que nous possédions de vêtements para-militaires et prendre des vivres. Michel H. et moi avions fait les chantiers de jeunesse.

Je sortis un pantalon treillis de Jeunesse et Montagne. Annick y rajouta des poches dont une pour le petit browning que mon père dissimulait. Elle en fit de même pour Michel. Lui était plus angoissé que moi, car nous laissions Annick enceinte de 7 mois seule avec Andréa, l'employée qui ne logeait pas d'habitude avec nous.

Le samedi matin, nous sommes descendus tout équipés assister à la messe. En sortant de l'église, en redescendant vers la route, nous sommes remontés par un convoi de camions en opération de représailles. Restant calmes, nous bifurquons à gauche dans « le chemin des granges ».

Des « Halt » vigoureux et une mise en joue nous stoppent. Par quelques coups de crosses, on nous conduit au chef de convoi. C'était des nervis marseillais du groupe Lafon, passés au service des allemands. Celui-ci examine nos papiers d'ouvriers agricoles. Nous montrons nos mains pleines d'ampoules. Il interroge sur notre présence. Nous insistons sur notre statut de réfugiés du nord. Il nous place devant le monument aux morts de la guerre 1914-1918. Notre gardien agite la culasse de son arme et nous annonce notre exécution si nous ne dénonçons pas les maquis environnants.

...

ARRESTATION (suite)

Arraché de sa mairie, Charles Hédelin, le maire, traverse devant nous la petite place. Nous poussons des « monsieur le maire ». Le gardien s'oppose, mais il nous voit et il entend. Un léger crochet l'amène nous serrer la main. Nous pouvons échanger un regard. Le chef du commando a vu. Il confère avec vivacité des traces de pneus dans le sol toutes fraîches avec le maire et ses lieutenants.

Nous glissons alors lentement vers la file des camions et, personne ne s'intéressant à nous, nous traversons très doucement maisons et jardins pour remonter chez nous.

Nous nous remettons en sacrifiant les derniers grains de café.

Cette manifestation de troupes de représailles nous fait décider de ne pas nous rendre à notre convocation militaire.

Nous n'avons pas été inquiétés.

Un cadavre dans le bas-côté

fin août 1944

Périgueux venait d'être libérée. Une partie de ses libérateurs parcourait la campagne pour régler des comptes. La région était tenue par les « seigneurs de la guerre ». Il n'y avait plus d'Etat.

Un énergique appel téléphonique de tante Titine – il était rétabli – me priait d'enlever un cadavre gisant dans le bas-côté de la route des Versannes. « ce n'est pas un spectacle pour des enfants – c'est à la Croix-Rouge de s'en occuper » ; j'étais délégué itinérant.

Bien embarrassé, je décidai d'aller m'éclairer chez le médecin de Saint Pierre de Chignac. Il était pour moi une autorité de fait, et , en plus était Croix-Rouge. L'accueil fut mauvais. Des règlements de compte avaient eu lieu, il avait autre chose à faire : que je me débrouille. Je ne me souviens pas avoir cherché de l'aide chez les gendarmes. Existaient-ils encore ?

Je retournai à La Douze m'entretenir avec un prisonnier de guerre rapatrié. Il avait sollicité son entrée à la Croix-Rouge. Il accepta de m'accompagner.

Le corps était allongé dans l'herbe à mi-chemin de Niversac – les Versannes (sur) la nationale 710 (commune de) Sainte Marie de Chignac. En approchant, je fus frappé par la mobilité des traits du visage. Mon partenaire, plus évolué, me montra les vers en activité, sous les tissus – on s'instruit – c'était une jeune femme.

...

Un cadavre dans le bas-côté (suite)

Un cultivateur s'approchait, une échelle sur l'épaule ;

- *Ils l'ont jetée, ce matin, d'un camion et à chaque passage de maquisards, ils tirent dessus. Je ne sais pas quoi faire. J'ai vu votre brassard.*

Nous avons décidé de l'enterrer. J'ai recueilli dans une bouteille des bricoles pour identification : boutons, boucles d'oreilles. Elle était vêtue comme une gamine en vacances, de 25 ans. Mes partenaires ont fait le trou. L'échelle a permis d'y basculer le corps. Ils l'ont recouvert de terre.

Des maquis sont passés ; nous avons été insultés. A notre soulagement, ils n'ont pas tiré.

Confronté à cette créature de Dieu, j'ai suggéré de réciter une prière d'adieu ; ils ont refusé. J'ai donc récité un « notre Père » à haute voix, seul.

Longtemps après, j'ai appris que Boutonnet avait remis la bouteille à un service de récupération de corps.

La personne aurait trop collaboré avec les allemands, d'où son exécution.

PS: Titine est la tante d'André Cavrois, épouse du Dr Samsoën et gand-mère de Patricia.

Un anniversaire différent

15 août 1944 : gardant les traditions, Tante Titine avait invité Castel-Dèche à déjeuner. Tante Valentine était présente.

Nous sommes donc descendus assister à la messe ; à la sortie de l'église de La Douze, des rumeurs circulaient sur un accrochage avec le maquis vers Les Versannes.

Depuis quelques jours, l'atmosphère était tendue. Paris allait être libérée, Périgueux également. Des passages de voitures intriguaient la population. On disait que la division du général Brehmer était en opération.

Rentrés assez inquiets, nous avons vu arriver de la route du cimetière quelques allemands portant une mitrailleuse qu'ils mirent en position au pied d'un des noyers. Un allemand en uniforme, revolver au poing pousse jusqu'à la porte du salon. Entré, il dit « perquisition ». Annick se mit à sa disposition en commentant les lieux. « Oh ! carte ! belle carte ». C'était le front russe déployé sur un grand mur. Poursuivant vers le couloir, il effleure un petit meuble supportant le poste de radio. Je frémis. L'onglet était réglé sur la BBC le Londres h. Je réagis.

Annick, devant, commente les lits vides, et le justifie. Il continue soigneusement et revient, toujours armé. Il nous salue et va rejoindre le poste de mitrailleuse. Le convoi était stationné sur la route le long de l'église.

Nous nous concertons dans un grand « ouf » ; plus question de se risquer dans les bois : nous n'irons pas déjeuner à la Cote. Le sérieux de cette perquisition nous fait penser à une vaste opération.

Sans téléphone, nous ne pouvons qu'attendre. Un violent orage occupa jusqu'à 16h. Je décide d'aller seul rassurer et prendre des nouvelles. Annick est dans son huitième mois.

...

Un anniversaire différent (suite)

Sans téléphone, nous ne pouvons qu'attendre. Un violent orage occupa jusqu'à 16h. Je décide d'aller seul rassurer et prendre des nouvelles. Annick est dans son huitième mois.

Je traverse les bois sans histoire en progressant prudemment. Mais le terrain détrempé est difficile, surtout la descente des « Garennes » sur les tranchées accueillant la voie ferrée de Périgueux à Agen.

A la Côte tout est calme. Ils ont été perquisitionné. Tante Valentine a reçu, mais la tante Titine nous fit deviner ses angoisses en manifestant fortement son mécontentement de voir ce beau déjeuner être brûlé. J'ai eu du mal à rééquilibrer les contraires et séparer les sujets. Il ne nous été rien arrivé de grave. Un bon goûter permit de raconter les épisodes des perquisitions.

Mes souliers s'étaient dilués dans la boue du chemin. Je ne pouvais retourner ainsi ; une vieille paire de sandales de Jacqueline fut adaptée, et je suis reparti.

Dans la descente, j'ai d'abord entendu puis vu défiler sur la route de Rouffignac une colonne de charrettes à cheval russe, servie par des prisonniers russes ralliés. J'ai pensé à Michel Strogoff. Tapi dans un buisson, j'ai attendu, trop stressé. J'ai repris mon chemin prudemment ; la boue était là, l'obscurité aussi.

Après le franchissement de la route, j'ai progressé entre prés et bois. Les rails de la voie de chemin de fer brillaient dans leur tranchée. Il fallut y descendre pour remonter jusqu'aux « Garennes », hameau abandonné, puis longer le lac courant, le bois et le pré de Casteldèche. Les sandales avaient rendu l'âme ; il était temps.

Le déserteur

Août 1944

La grande cour de Castel-Dèche ouvrant sur le chemin la Gélie-la Douze voit passer, surtout la nuit, des passages inquiétants. Les moteurs nous réveillent, l'éloignement de leur vrombissement nous rassure.

Une nuit, les volets du salon sont fortement secoués. Dormant dans cette pièce, je vais à la porte du couloir tâcher d'identifier ce visiteur. Une mitraillette à la main, je reconnais un policier de Périgueux en tenue. C'est un déserteur. Il cherche un maquis. Sans électricité, j'agite une lampe dynamo. Il me dit que ma main tremble, que j'ai peur qu'il va m'abattre.

Craignant la provocation, j'invoque ma non-connaissance des lieux, mon accent différent. Nous sommes des réfugiés; il faut aller plus loin. Ouf ! Il part.

Je referme mon volet. Je vais me recoucher. Ouf !

Ses hommes l'attendent dehors. Tous partent sans commentaires. Le chef nous a dit : « nous savons que vos papiers sont en règle. Ne bougez pas. Nous n'avons pas les moyens de vous encadrer. On vous fera signe ».

Monsieur Bord, maçon des Samsoën, un des chefs de l'AS a confirmé cette position à ma mère vingt ans plus tard.

Le déserteur

Août 1944

La grande cour de Castel-Dèche ouvrant sur le chemin la Gélie-la Douze voit passer, surtout la nuit, des passages inquiétants. Les moteurs nous réveillent, l'éloignement de leur vrombissement nous rassure.

Une nuit, les volets du salon sont fortement secoués. Dormant dans cette pièce, je vais à la porte du couloir tâcher d'identifier ce visiteur. Une mitraillette à la main, je reconnais un policier de Périgueux en tenue. C'est un déserteur. Il cherche un maquis. Sans électricité, j'agite une lampe dynamo. Il me dit que ma main tremble, que j'ai peur qu'il va m'abattre.

Craignant la provocation, j'invoque ma non-connaissance des lieux, mon accent différent. Nous sommes des réfugiés; il faut aller plus loin. Ouf ! Il part.

Je referme mon volet. Je vais me recoucher. Ouf !

Ses hommes l'attendent dehors. Tous partent sans commentaires. Le chef nous a dit : « nous savons que vos papiers sont en règle. Ne bougez pas. Nous n'avons pas les moyens de vous encadrer. On vous fera signe ».

Monsieur Barre, maçon des Samsoën, un des chefs de l'AS a confirmé cette position à ma mère vingt ans plus tard.

Naissance de Ghislaine (12septembre 1944)

Nous attaquions la première quinzaine de septembre 1944 et Annick Hibon (*sœur d'André*) allait devoir accoucher de son premier enfant à Casteldèche. Elle y demeurait avec son mari, Michel Hibon, le jeune Charles-Jean, son jeune frère, et André leur aîné.

Paris et Périgueux venaient d'être libérés, mais le Rhin n'était pas franchi. La guerre continuait aux frontières. En Dordogne, les seigneurs de la guerre gardaient leur pouvoir issu de la résistance. Ils appuyaient la pression du parti communiste dans sa marche au pouvoir. Une certaine instabilité régnait, de la prudence s'imposait dans les déplacements. J'allais donc à la Côte à pied par les bois négocier de l'aide. Tante Titine hébergeait sa sœur Valentine. Les grandes filles étaient remontées à Hazebrouck pour la rentrée scolaire. Les petites étaient là. Quand je suis revenu, les choses avaient bougées. IL fallait activer le médecin basé à 10 km à Rouffignac, la sinistrée.

Monsieur Boutonnet, le fermier voisin, accepta d'atteler et nous sommes partis dans la nuit, lanterne allumée, traverser les bois de la Gélie.

A l'entrée de Rouffignac, un poste FTP en armes filtrait. Nos explications et mon brassard « Croix-Rouge » nous conduisirent à la seule maison non brûlée, le long de l'église. Le médecin, docteur Girin, accepta de nous suivre.

Bon examen fait, il estima sage de rester sur place et de dormir chez nous. Nous avons été rassurés de trouver Tante Titine arrivée de nuit par les bois : Annick était entourée. L'accouchement eut lieu sans histoire, une belle petite Ghislaine.

La grand'mère, toujours attendue, arriva enfin avec Dot (Georges fils), la ligne Clermont-Périgueux enfin réparée.

Mon père me réclamait pour monter dans le nord avec lui. Je le rejoignis.

Tout le monde n'accouche pas dans des conditions aussi tendues ; merci à tous.